

Foi chrétienne et libéralisme

John Gresham Machen

*avec des articles de présentation
de la revue «Tabletalk»*



EUROPRESSE

Éditions EUROPRESSE
www.europresse-editions.com

Diffusion pour l'Europe et l'Amérique :

Publications Chrétiennes, Inc.

509, rue des Érables, Trois-Rivières (Québec)
G8T 7Z7 - Canada
www.publicationsschretiennes.com

Publié aux États-Unis en 1923
sous le titre "*Christianity and Liberalism*"

© traduction française : EPMT 2023

© pour les articles : "*Christianity and Liberalism*", Tabletalk Magazine,
Ligonier Ministries, Inc. February 2023.

Utilisé avec permission de Ligonier Ministries, Inc.

Europresse est une marque de Evangelical Press Missionary Trust (EPMT)
3, Trinity Ct, Faverdale North, Darlington, DL3 0PH - Royaume-Uni.

Tous droits de traduction, reproduction ou adaptation réservés.

Sauf indication, les citations de versets bibliques proviennent de la version L. Segond,
nouvelle édition de Genève 1979, Société biblique de Genève.

ISBN 978 1 914156 27 4

Dépôt légal 2^e trimestre 2023

Introduction

1. Brève présentation du modernisme historique

Le libéralisme est une «approche théologique qui cherche à trouver la meilleure accommodation possible de l'esprit du christianisme aux réalités de la culture moderne et se caractérise notamment par le rationalisme et le refus du surnaturel.»¹ Le protestantisme libéral est, quant à lui, un courant qui met l'accent sur la lecture critique des textes bibliques et qui affirme avoir «le souci de se «libérer» des contraintes du dogme et de l'institution, ainsi que des pesanteurs sociologiques qui, fatalement, ont tendance à les figer et à les rigidifier».²

Le libéralisme théologique, ou modernisme, que John Gresham Machen présente et combat dans *Foi chrétienne et libéralisme*, est un mouvement qui s'est développé durant le dix-neuvième siècle et le début du vingtième, à l'origine et principalement en Allemagne, avec des hommes comme Friedrich Schleiermacher (1768-1834), Albrecht Ritschl (1822-1889) et Adolf von Harnack (1851-1930), pour ne mentionner que les plus connus. Ils étaient tous animés par la volonté de présenter un christianisme compatible avec les attentes d'un monde en pleine révolution scientifique, technique et industrielle. Le titre du chef-d'œuvre de Friedrich Schleiermacher est significatif à cet égard : *De la religion. Discours aux personnes cultivées d'entre ses mépriseurs*.³ L'intention de son auteur est claire : présenter une conception de la religion qui soit acceptable pour les esprits marqués par le rationalisme triomphant du dix-neuvième siècle. Ce trait est une caractéristique constante de la théologie libérale.

Ceci dit, cette théologie n'existe pas dans le vide, et elle n'est pas non plus le résultat d'une génération spontanée. D'une part, elle plonge ses racines dans le siècle des Lumières, dans le travail des Encyclopédistes et dans la philosophie rationaliste qui les accompagna au dix-huitième siècle et qui leur succéda. En fait, la théologie libérale apparaît déjà au dix-septième siècle, lorsque certains penseurs se mettent à traiter la Bible comme un livre purement humain, rejetant son inspiration divine et développant une vision du monde qui exclut le surnaturel.⁴ La venue de Moïse Amirault (1596-1664) à l'école de Saumur, avec son universalisme hypothétique, permet déjà d'entailler l'édifice de la foi chrétienne classique. On peut même faire remonter la filiation du libéralisme plus loin, avec l'avènement du *socinianisme* au seizième siècle, et même dans les idées de Marcion au deuxième siècle, ainsi que les concepts sadducéens de l'époque du Seigneur Jésus lui-même,

des hommes qui rejetaient tout ce qui est surnaturel. En réalité, l'essence du libéralisme est ancrée dans le cœur de l'homme déchu, qui ne peut pas supporter une autorité autre que la sienne.

Une des forces derrière le libéralisme est sans doute la volonté de faire coïncider certains principes généraux de la religion avec les opinions admises dans le monde moderne, ce qui est censé éviter le rejet par ce monde. Avec ses inventions modernes stupéfiantes et son industrialisation galopante, le dix-neuvième siècle est plus confiant que jamais dans les capacités pratiquement illimitées de la science humaine. Parlant de ce courant de pensées, le professeur Henri Blocher déclare : «C'est l'ajustement à la modernité qui me semble en être le ressort principal.»⁵

Le libéralisme d'origine (désigné de nos jours comme libéralisme «classique» par opposition au «néo»libéralisme) redéfinit par conséquent les contours de la doctrine chrétienne pour la rendre compatible avec les exigences de la pensée moderne. C'est ainsi, par exemple, que Albrecht Ritschl met en avant une conception du royaume de Dieu basée sur la paternité universelle de Dieu et la fraternité universelle de l'homme, ce royaume s'exprimant comme famille de Dieu. Adolf Harnack, pour sa part, soutient que le cœur du message de Jésus proclame «le royaume de Dieu et sa justice» (*Matthieu 6:33*). C'est dans ce cadre que se manifestent cette paternité universelle divine et la valeur infinie de l'âme humaine. Pour Harnack, Jésus est l'exemple à suivre. Il admet même que c'est un exemple parfait, mais il maintient toutefois qu'il n'est rien de plus qu'un exemple. Jésus n'est pas «le Fils unique venu du Père» de la Bible et de la doctrine historique de l'Église chrétienne.

Il est important de comprendre que la conception moderniste de Jésus vide de sens les données constitutives de la foi biblique, comme l'incarnation, les miracles, l'expiation, la résurrection, l'ascension, l'intercession de Christ assis à la droite de Dieu, son

retour en gloire, etc. Le filtre du modernisme ne peut pas laisser passer ces choses ! En fait, le libéralisme remet en question l'ensemble des dogmes et des confessions de foi historiques de l'Église chrétienne. Les doctrines majeures de la divinité de Christ ou de son sacrifice expiatoire, par exemple, n'ont pas leur place dans le libéralisme, si ce n'est qu'après avoir été redéfinies de manière à perdre toute réalité effective. Comme le fait remarquer John Gresham Machen, pour ces théologiens, «dire que Jésus est Dieu signifie simplement que la vie de Dieu, qui se manifeste dans tous les hommes, se voit avec une clarté ou une richesse particulière en Jésus». ⁶ Les théories libérales réduisent notamment l'expiation à un simple exemple d'amour ou de sacrifice de soi. «Toutes se fourvoient en ce qu'elles écartent la terrible réalité de la culpabilité, et qu'elles affirment qu'une simple intervention de la volonté humaine suffit pour assurer le salut.» ⁷

2. La réaction des théologiens conservateurs

Il est certain que le libéralisme ne pouvait pas laisser le camp du christianisme historique indifférent, même s'il faut reconnaître que la réflexion intellectuelle n'a pas toujours été la préoccupation première des milieux fondamentalistes. Son anti-intellectualisme (élevé presque au rang de vertu dans certaines sphères) a trop souvent rebuté le public cultivé.

Certains théologiens et penseurs du camp conservateur ont néanmoins su réagir et défendre la position évangélique avec une grande compétence. John Gresham Machen nous en fait la démonstration dans son chef-d'œuvre *Foi chrétienne et libéralisme*. Il est par ailleurs entouré d'autres témoins fidèles et bien équipés du point de vue scientifique et théologique. Juste avant lui, Charles Hodge (1797-1878) est l'auteur notamment d'une théologie sys-

tématique en trois volumes longtemps considérée par des générations de pasteurs et d'enseignants chrétiens comme une référence incontournable. De 1826 à 1828, Hodge séjourne en Europe. Il y étudie entre autres le français et se familiarise avec la discipline allemande naissante de la critique biblique (appelée parfois «Haute Critique» car elle se place au-dessus de l'Écriture).

Il convient aussi de mentionner Benjamin Warfield (1851-1921) qui fut un des élèves de Charles Hodge et le mentor de Machen. Warfield s'intéressa spécialement aux questions relatives à la Bible, défendant notamment les doctrines de l'inspiration et de l'infaillibilité bibliques contre les théories rationalistes d'Albrecht Ritschl entre autres.

Pour nous en tenir à l'époque du «vieux» libéralisme et parler de la francophonie, il faut mentionner les travaux de Louis Gausson (1790-1863), théologien réformé, défenseur de la perspective biblique et historique, et pasteur suisse. Son ouvrage, *La Théopneustie, ou pleine inspiration des saintes écritures*, publié en 1840, est un livre important qui présente une défense biblique fouillée et argumentée de la doctrine de l'inspiration des Écritures.⁸

En théologie systématique, il faut signaler la riposte du néerlandais Abraham Kuyper (1837-1920) qui fut à la fois un homme d'État, un philosophe et un théologien calviniste de premier plan. Il est à la base d'un mouvement de renouveau spirituel et théologique majeur qui s'est maintenu jusqu'à nos jours au travers d'hommes et de femmes remarquables. Ceux-ci ont su à la fois s'opposer aux théories modernistes des libéraux et proposer une théologie évangélique à la fois respectueuse des présupposés bibliques et attachée aux grands dogmes de l'Église chrétienne.

Notons encore que le libéralisme «classique» et son optimisme un peu naïf n'a pas survécu aux horreurs de la Première Guerre mondiale. Il est alors critiqué de tous côtés par les théologiens de

toutes tendances. Il faut mentionner ici les noms de Johannes Weiss, Albert Schweitzer et Karl Barth qui, sans qu'on puisse les soupçonner de conservatisme réactionnaire (étant tous issus des rangs libéraux), ont largement et efficacement contribué à ébranler la construction moderniste au point de la réduire en ruines pratiquement déjà dans les années de l'entre-deux guerres.

3. Les effets de l'influence libérale sur le monde évangélique actuel

Cependant, de même que les idées libérales se voient déjà au temps du Seigneur Jésus et dans tous les siècles depuis, certaines d'entre elles, revues et (à peine) corrigées, n'ont jamais cessé de fleurir depuis le dix-neuvième siècle, parfois là où on ne les attendrait pas. En effet, si le combat des églises protestantes conservatrices contre les idées du libéralisme «classique» était très polarisé et les fronts d'opposition clairement définis, aujourd'hui ces idées se font plus diffuses et sont parfois naïvement reprises jusque dans des milieux qui se réclament pourtant d'un attachement à l'autorité de la Bible. Ajoutons à cela le manque d'intérêt préoccupant chez beaucoup d'évangéliques pour une étude biblique et théologique quelque peu approfondie. En accord avec le relativisme de notre époque, on préfère se contenter d'une «condition de faible visibilité» à propos de Dieu, là où il faudrait avoir le courage de donner une définition claire et nette des termes dans les questions religieuses.⁹ Il n'y a plus de vérité absolue, selon l'esprit moderne, chacun étant libre de trouver ce qui lui «parle» personnellement ! Cela résonne avec certains slogans des libéraux qui affirmaient de façon péremptoire que «la foi n'est pas une doctrine, mais un mode de vie !»,¹⁰ ou encore «la doctrine divise, le service unit !» (alors qu'une saine théologie évangélique confesse que nous

avons besoin de maintenir fermement doctrine et service !). On peut encore mentionner ici l'attrait actuel pour tout ce qui est de l'ordre du «ressenti» et des «émotions», qui n'est pas sans rappeler le «sentiment de dépendance» ou l'«intuition» chez celui qu'on appelle parfois «le père de la théologie moderne», Friedrich Schleiermacher. Ainsi, les réflexions de Gresham Machen restent d'une grande utilité aujourd'hui.

Le professeur Henri Blocher met en garde et s'inquiète d'un fléchissement théologique vers une tendance libérale, déjà bien visible dans le monde anglo-saxon, mais qui tend à déborder sur la francophonie :

«Il y a la question du sens de la croix,¹¹ de ce que l'on appelle «la substitution pénale», le fait que Jésus, le Christ, a subi notre châtement, le châtement que nous avons mérité, à notre place. Dans l'expression biblique, c'est le sens de cette expression, «il a porté nos péchés». C'est une doctrine qui va juste à l'encontre de la sensibilité contemporaine. Des propos blasphématoires ont été émis par des théologiens et théologiennes, disant que cela fait de Dieu «un père de maltraitance de ses enfants».¹²

Enfin, à propos de l'autorité souveraine de la Bible, Blocher déplore que «les traits qui ressortent avec le plus de force, ce sont d'abord la prétention de trier dans la Bible. On n'abandonne pas la Bible, mais on ne se juge plus redevable d'une fidélité stricte à ce qu'elle affirme et énonce, lorsqu'elle est bien interprétée. On ne considère plus que c'est l'autorité souveraine pour la foi et la vie. C'est un document et un témoignage, que l'on interprète comme on juge bon.»¹³

Le libéralisme théologique a ouvert la porte dans la chrétienté à des déviances qui, depuis, sont devenues quasi universellement

acceptées, comme le pluralisme, le féminisme, les styles alternatifs de vie, et bien d'autres encore. Loin d'impacter le monde avec l'Évangile, le libéralisme a permis à l'esprit du monde de pénétrer dans l'Église et de lui dérober pour une bonne part sa spécificité et sa force spirituelles. C'est donc un mouvement qui, bien que changeant souvent de peau, garde toute sa dangerosité de nos jours. Toutefois, la dégringolade n'est pas une fatalité. En favorisant l'incrédulité quant à la perfection de la Parole de Dieu, le libéralisme a été un agent pour l'entrée dans l'Église chrétienne de l'esprit du monde. A suivi le rejet dans la pratique d'une confiance pleine et entière dans la révélation divine. Combien peu dans l'Église aujourd'hui sont encore persuadés que la Parole de Dieu seule peut accomplir l'œuvre de Dieu dans la puissance de l'Esprit de Dieu ! Le remède est donc clair : un retour à la Parole de Dieu, à l'Écriture, dans la confiance filiale de l'enfant de Dieu ! Puisse le Seigneur accorder à notre époque ce sursaut salvateur si nécessaire !

John Gresham Machen, l'auteur du présent livre, était probablement le dernier des grands théologiens conservateurs du séminaire de Princeton, à la suite d'hommes comme Archibald Alexander, Charles Hodges, A. A. Hodge et Benjamin Warfield. Lui-même spécialiste du Nouveau Testament, il mit en lumière et combattit farouchement la contamination du séminaire et de sa propre dénomination par les idées libérales. Cette confrontation conduisit à ce que sa dénomination le rejette et à ce qu'il fonde le séminaire de Westminster, qui a été pendant longtemps grandement utilisé pour la formation de nombreux serviteurs de Dieu acquis aux perspectives théologiques bibliques. Son livre, qui est une œuvre classique sur le sujet, est un outil utile pour permettre au lecteur d'identifier et d'évaluer ces vieilles idées libérales lorsqu'elles réapparaissent ici et là, sous un habillage

peut-être nouveau et séduisant... et par conséquent séducteur ! C'est notre prière.

Dans la providence de Dieu, la version française de *Foi chrétienne et libéralisme* paraît pour le centenaire de sa publication d'origine. À cette occasion, les ministères Ligonier, situés en Floride, ont publié dans les pages de leur magazine mensuel *Tabletalk* une série d'articles écrits par des théologiens dont les convictions s'alignent sur celle de l'auteur.¹⁴ Nous avons donc reçu l'autorisation gracieuse de Ligonier pour ajouter ces articles au corps du livre, et cela dans l'espoir d'aider le croyant francophone à se faire une idée de la portée historique du livre de Machen.

Notes :

1. *Pour une foi réfléchie, Théologie pour tous*, La Maison de la Bible, Romanel, 2011, éditeur Alain Nisius, p.860 (dans le glossaire).
2. *Courant libéral*, texte publié par le Foyer de l'âme, Paris.
3. Traduit par Bernard Reymond, Van Dieren Éditeur, Paris, 2004.
4. Antoine Court fut utilisé puissamment pour la restauration de l'Église protestante de France après la triste période du prophétisme cévenol. Mais lui-même, qui pourtant au début exigeait des pasteurs l'adhésion à la Confession de foi de la Rochelle, se vit forcé de renoncer à cette exigence en 1740 en raison de l'influence du Séminaire de Lausanne, acquis aux idées libérales. Court n'aurait pas pu trouver assez de pasteurs pour occuper toutes les chaires s'il avait imposé l'adhésion à la Confession !
5. «Pour Henri Blocher, le combat contre le libéralisme théologique est une constante dans l'histoire de la foi évangélique.» Propos recueillis par Serge Carrel pour le site d'information lafree.info, 2017.
6. Cf. p.30.
7. Cf. p.207.
8. Louis Gaussen, *Theopneustie*, disponible sur Google books.
9. Cf. p.77.
10. Cf. p.98.
11. Dans l'interview citée plus haut, Blocher précise : «Ce sens de la croix du Christ, qui est à mon sens central dans le Nouveau Testament – ce n'est pas l'unique, mais il est central ! – et dans la prédication des réformateurs, est aujourd'hui abandonné par beaucoup. C'est un effet de l'influence du libéralisme.»

12. Interview réalisée lors des conférences Évangile21 de 2022, à l'Institut biblique de Genève.

13. *Ibid.*

14. *Tabletalk*, vol.47, n°2, février 2023, Ligonier Ministries, 421, Ligonier Court, Sanford, FL 32771, USA.

Un mot du traducteur

C'est la curiosité qui m'a conduit à traduire ce livre, mais elle s'est très vite doublée d'un grand intérêt historique et théologique. Nous sommes ramenés un siècle en arrière, puisque le livre est en effet paru en 1923, dans un milieu en pleine ébullition théologique face à la force montante des idées libérales développées à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième. Il faut garder sans cesse à l'esprit le fait que *Foi chrétienne et libéralisme* a été rédigé à cette époque et que l'ouvrage fait référence principalement au monde nord-américain et aux problématiques politiques, socio-culturelles et religieuses de ce temps-là.¹

John Gresham Machen (1881-1937) suit un parcours intéressant. Issu d'un milieu presbytérien conservateur du sud des

États-Unis,² il décide de se rendre aux sources du libéralisme en s'inscrivant pour une année d'étude en 1905 (il a alors 24 ans) à la célèbre université de Marbourg, dans le centre de l'Allemagne. Il y suit notamment les cours de Wilhelm Herrmann (1846-1922), une référence majeure de la pensée libérale de l'époque.

Dans une lettre adressée à sa mère, Machen témoigne de la profonde impression qu'exerce sur lui ce professeur : « Mon principal sentiment à son égard est sans doute celui d'un profond respect », écrit-il.

Il est intéressant de remarquer que Rudolph Bultmann, alors âgé de 21 ans, passe deux semestres à Marbourg (1905-1906) et qu'il suit avec Machen deux cours donnés respectivement par Johannes Weiss et Adolf Jülicher.

Trois années plus tard, en 1908, le jeune Karl Barth passera lui aussi par l'université de Marbourg. Ces trois étudiants témoignent de la forte impression que Wilhelm Herrmann leur laisse. Ils prendront tous par la suite leurs distances par rapport à leur professeur, mais pour suivre des directions bien différentes. Ainsi, quand Machen parle du libéralisme de son époque, c'est en connaissance de cause. Dans *Foi chrétienne et libéralisme*, il s'applique à comparer les deux positions, celle de la foi chrétienne historique et celle du libéralisme moderniste dans les principaux domaines de la dogmatique.

Notons encore que le « vieux libéralisme » de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, avec son optimisme un peu naïf, n'a pas survécu dans sa forme originelle aux horreurs des deux guerres mondiales et de la révolution en Russie. Il a été critiqué de tous côtés par les théologiens de toutes tendances, comme Barth et Machen, par exemple.

Toutefois, le libéralisme théologique n'est pas mort, et il exerce encore aujourd'hui une influence réelle bien que diffuse

dans de nombreux milieux religieux, comme nous l'avons remarqué dans notre introduction.

*Jacques André,
printemps 2022*

Notes :

1. Mentionnons notamment la Première Guerre mondiale qui vient de se terminer, la révolution bolchevique en Russie en 1917, ainsi que la montée impressionnante du libéralisme dans les églises presbytériennes américaines.

2. Une polémique s'est récemment invitée à propos de la mentalité ségrégationniste reprochée à Machen. Un document d'archive découvert dernièrement (une lettre à sa mère) laisse à penser qu'il n'était pas affranchi d'un travers déplorable qu'il faut condamner énergiquement. Notons toutefois qu'il considérait l'Église comme le lieu où il devrait être possible d'«oublier pour un moment tout ce qui divise les nations et les races» (dernier paragraphe du présent livre). Ceci montre que sa théologie n'est pas en cause (Cf. Robert Scott Clark, articles à consulter sur heidelbergblog.net).

John Gresham Machen



articles de présentation
Foi chrétienne et libéralisme
Tabletalk magazine

Le libéralisme, Une religion différente

Burk Parsons

Cette année marque le centenaire de la publication de *Foi chrétienne et libéralisme* par John Gresham Machen (1881-1937). Machen fut professeur au séminaire théologique de Princeton de 1906 à 1929, date à laquelle il quitta cette institution pour fonder le séminaire théologique de Westminster, à Philadelphie, où il fut professeur de Nouveau Testament jusqu'à sa mort. Machen fut un instrument dans la fondation de ce qui fut plus tard connu sous le nom d'Église presbytérienne orthodoxe. Il est une des figures chrétiennes les plus importantes, bien que moins connue, du vingtième siècle. Il est difficile d'exagérer l'importance de son chef-d'œuvre, *Foi chrétienne et libéralisme*. Dans cet ouvrage, Machen prend une position à la fois courageuse et inébranlable en dessinant le contraste

flagrant qui existe entre la foi chrétienne biblique (telle qu'elle se trouve dans les déclarations et confessions de foi historiques) et le libéralisme. Le livre démontre que le libéralisme est une religion complètement différente de la foi chrétienne. Alors que certains hommes de l'époque préférèrent ne pas entrer dans le combat, Machen lutta avec confiance et d'une manière empreinte de charité pour maintenir l'unité de l'Esprit dans les liens de la paix au sein de l'unique et vraie Église de Jésus-Christ.

Dans l'introduction de son ouvrage, Machen écrit :

«Comme en d'autres domaines, les choses sur lesquelles les hommes s'accordent en religion sont souvent celles qui valent le moins la peine d'être retenues. Les sujets vraiment importants sont ceux sur lesquels les hommes doivent se battre. Notre époque est un temps de conflit dans le domaine de la foi religieuse en particulier. La grande religion rédemptrice, connue depuis toujours sous le nom de foi chrétienne, est aux prises avec un type de croyance religieuse totalement différent, d'autant plus destructeur de cette foi chrétienne qu'il utilise à mauvais escient la terminologie chrétienne traditionnelle.»

Machen affirmait que le libéralisme est une forme déguisée de naturalisme qui se fonde sur les théories scientifiques modernistes et non sur la Parole de Dieu. La thèse qu'il défendait a été prouvée juste depuis longtemps, car le libéralisme s'est avéré sans cesse être dans les faits une religion chrétienne fautive qui prêche un évangile entièrement faux. Machen déclare : «La foi chrétienne... n'est certainement pas celle du courant libéral actuel. Elle est le message de la grâce divine, presque oublié aujourd'hui, comme c'était le cas au Moyen Âge, mais destiné à surgir de nouveau au moment voulu par Dieu, dans une nouvelle Réforme, et à apporter

la lumière et la liberté à l'humanité.» C'est précisément la raison pour laquelle nous luttons aujourd'hui, comme John Gresham Machen en son temps, en nous fondant avec fermeté sur «la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes» et en luttant avec force pour elle. Nous luttons pour l'Évangile de Jésus-Christ et pour la gloire du Dieu trois fois saint. En effet, si l'Évangile disparaît, il n'y a plus aucun message d'espoir pour l'homme.

Burk Parsons est le rédacteur en chef du magazine Tabletalk et enseignant au sein des ministères Ligonier. Il est aussi pasteur principal de la chapelle Saint Andrew de Sanford, en Floride.

Le conflit moderniste au sein de l'Église d'Amérique

Stephen Nichols

Allan MacRae, un des enseignants à se joindre à John Gresham Machen à l'origine du séminaire théologique de Westminster, observa un jour : «Il y a eu, tout au long de l'histoire de l'Église de Christ, une lutte incessante pour le maintien de la vérité.» Ce combat séculaire prit une forme virulente dès la fin du dix-huitième siècle et jusque dans les années trente du vingtième siècle.

L'avènement d'un nouveau siècle, avec ses promesses, encouragea un esprit progressiste et une conviction enthousiaste quant à la bonté inhérente de l'être humain, ainsi qu'une foi dans le potentiel de ses accomplissements. La Première Guerre mondiale infligea un coup énorme à cet optimisme, notamment en

Europe. Pour sa part, l'Amérique du Nord était de l'autre côté de l'Atlantique et n'avait pas été touchée sur son sol par le conflit. Le pays s'engouffra dans les années 20, «les années folles» comme les ont appelées certains. Le terme adéquat utilisé pour décrire toute cette période est le *modernisme*. Le rejet de Dieu et la mise à l'écart de la religion figurent en toute première ligne sur la liste des efforts du modernisme. Cette véritable bombe culturelle frappa avec grand fracas l'Église en Amérique du Nord.

Alors que les modernistes quittaient l'Église et que le modernisme abandonnait Dieu, les responsables d'église de toute dénomination commencèrent à «revisiter» leurs convictions théologiques et leurs priorités ministérielles. Ils étaient réticents à être laissés en dehors du débat culturel, ce qui résulta en ce que les historiens de l'Église qualifient de *libéralisme*. Celui-ci accepte les sensibilités modernistes, en particulier une aversion envers le surnaturel et l'adoption d'une croyance quasi divine dans la bonté et le potentiel innés de l'être humain. Cela signifie qu'il faut écarter le caractère inerrant des doctrines de l'Écriture, ainsi que rejeter l'autorité de cette dernière. Cela réduit Dieu à un simple Dieu d'amour qui est prêt à accepter tout et n'importe quoi. Christ est ramené à la dimension d'un simple homme plein de bonté ou à quelque maître brillant. La croix elle-même devient un simple exemple d'amour et d'abnégation. Ainsi, le royaume de Dieu qui doit venir devient une sorte de société utopique sur terre caractérisée par l'équité. Tous ces abandons de la vérité eurent pour effet cumulatif que l'Église abandonna son mandat et cessa d'être la lumière qu'elle est appelée à être au sein des ténèbres.

Comme les paroles d'Allan MacRae le rappellent, toutefois, certains hommes se levèrent pour lutter en faveur de la vérité. Dans les premières décennies du vingtième siècle, on les appela «fondamentalistes». Le terme *fondamentaliste* vit le jour pour

décrire quiconque croyait dans les données fondamentales de la foi chrétienne et se levait pour les défendre. Ces éléments fondamentaux comprennent l'inerrance de l'Écriture, la divinité de Christ, son expiation substitutive sur la croix de Golgotha, les miracles, ainsi que la nécessité de prêcher et de croire l'Évangile. Si on veut comprendre l'abîme qui sépare le fondamentalisme du libéralisme, il est nécessaire de tourner les regards vers trois individus : Charles Augustus Briggs (1841-1913), Harry Emerson Fosdick (1878-1969) et John Gresham Machen (1881-1937).

Briggs étudia au séminaire théologique de l'Union, à New York (un séminaire de l'Église presbytérienne des États-Unis), puis en Allemagne. Briggs adopta pleinement la théorie de la Haute Critique allemande, un point de vue dont l'essence consiste à nier l'origine divine de la Bible. En conséquence, ce courant assujettit l'Écriture au même examen minutieux que celui dont fait l'objet n'importe quel autre texte. L'évangéliste Billy Sunday avait pour habitude de dire lors de ses réunions d'évangélisation : «Retournez l'enfer, et que trouvez-vous inscrit au fond ? «Fabriqué en Allemagne» !» Il pensait bien sûr au mouvement de la Haute Critique et à son impact direct sur les érudits américains tels que Briggs. Tout au long des années 1880, Briggs eut des accrochages avec les théologiens conservateurs, notamment ceux du corps professoral du séminaire théologique de Princeton. Dans son discours inaugural en 1891, en tant que professeur de théologie biblique au séminaire de l'Union, il lança une bordée impressionnante. Son discours s'intitulait «L'autorité de l'Écriture» et affirmait que le dogme de l'inspiration verbale était une «barrière» à une compréhension correcte de la Parole de Dieu. Briggs fut déclaré coupable d'hérésie deux ans plus tard, ce qui força le séminaire de l'Union à le renvoyer. Mais il fut immédiatement embauché de nouveau au moyen d'un fonds de soutien indépendant. Le trou

proverbial avait été percé dans la digue, et le séminaire de l'Union devint le QG du libéralisme au sein de l'Église presbytérienne en particulier et de l'Église en Amérique de façon générale. Dans de nombreux séminaires et universités, l'étude biblique fut bientôt submergée par des points de vue hérétiques concernant la Bible. En parallèle, les conceptions bibliques concernant toutes les doctrines commencèrent à être mises de côté.

Dietrich Bonhoeffer étudia en 1929-30 au séminaire de l'Union. Il trouva la situation épouvantable, de même que l'état des églises dans la ville de New York. Après s'être rendu dans chacune, en particulier celle de Fosdick, il écrivit de manière lapidaire dans un rapport qu'il envoya chez lui : « Plus aucune théologie ici. » Ce qu'il voulait vraiment dire est qu'il n'avait plus entendu autre chose venant de la chaire que la parole de l'homme et non celle de Dieu. Le mouvement de la Haute Critique était passé de l'Allemagne aux institutions académiques américaines, puis il filtra jusqu'à l'Église en Amérique dans son ensemble. En effet, les idées engendrent toujours des conséquences. Si Briggs est l'illustration de l'impact du libéralisme sur les séminaires théologiques, Fosdick illustre son effet sur l'Église. Deux éléments projetèrent cet homme sous les feux de la rampe : il avait une personnalité captivante et magnétique. De plus, il jouissait du soutien de l'homme le plus riche du pays à l'époque, John D. Rockefeller.

Le 21 mai 1922, Fosdick prêcha un sermon intitulé « Les fondamentalistes vont-ils gagner ? » Il y redéfinit la foi chrétienne « complètement en termes modernes ». C'est un exemple typique d'accommodation avec la conception libérale. Prenons par exemple sa conception de la naissance virginale de Christ. « Les fondamentalistes, affirme Fosdick, disent que nous devons comprendre cette naissance comme un fait historique, quelque chose qui est littéralement et indubitablement vrai. »

Il contre cela en disant : «Croire dans la naissance virginale d'un grand personnage était une des manières courantes dans le monde antique pour indiquer la supériorité inhabituelle de l'individu.» Il continue en mentionnant Bouddha et Zoroastre comme ayant eu une naissance de la sorte. Toutefois, nier la naissance virginale revient à rejeter la divinité de Christ, ce qui équivaut à nier le message de l'Évangile. H. Richard Niebuhr décrira plus tard le libéralisme comme enseignant qu'«un Dieu dénué de colère a fait entrer des hommes dénués de péché dans un royaume dénué de jugement au moyen d'un Christ dénué de croix». Tel était Fosdick.

John Gresham Machen entra enfin en lice. Il était le fils d'un avocat de Baltimore, au sud de la ville de Washington, et sa mère (née Machen) venait de Macon en Géorgie, juste au sud d'Atlanta. Il étudia la littérature à la prestigieuse université John-Hopkins, à Baltimore, avant de poursuivre des masters à l'université et au séminaire théologique de Princeton. Puis il se rendit en Allemagne pour d'autres études, avant de revenir au séminaire de Princeton, où il enseigna de 1906 à 1929, avec un bref interlude pour servir au sein du YMCA en France durant la Première Guerre mondiale. Il avait pour tuteur dans ses études et pour professeur le «lion de Princeton», Benjamin Warfield. Quand celui-ci mourut en 1920, le manteau de défenseur de la vérité revint à Machen.

Machen avait apporté les preuves de ses capacités, fait directement face au mouvement de la Haute Critique, et il possédait un esprit pénétrant et aiguisé. Il aimait la doctrine biblique orthodoxe, le surnaturel et l'Évangile. Tout cela eut un impact sur le livre qu'il publia en 1923, *Foi chrétienne et libéralisme*. Son ouvrage reprend les doctrines essentielles de la foi chrétienne et montre que le libéralisme n'est pas une nouvelle version de cette foi chrétienne, mais un évangile complètement erroné. En

conséquence, le libéralisme ne renferme pas le moindre espoir. Il offre des cailloux en guise de pain.

Les théologiens libéraux éprouvaient une grande haine à l'égard du livre de Machen, et ils le critiquèrent de façon cinglante dans leurs recensions. De manière curieuse, certains intellectuels modernistes, comme Walter Lippmann et H. L. Mencken, manifestèrent du respect pour l'ouvrage et reconnurent la validité des arguments avancés par Machen. Pour les fondamentalistes, le livre leur donna du courage pour continuer leur combat en faveur de la foi. Que se passa-t-il pour John Gresham Machen après la publication de son livre ?

En 1929, le séminaire théologique de Princeton réorganisa son comité directeur et prit une voie résolument en faveur du libéralisme, ce qui eut pour effet de forcer Machen à se retirer. Il passa de l'autre côté de la rivière Delaware et fonda le séminaire théologique de Westminster, à Philadelphie. Machen fut expulsé du ministère de sa dénomination quand il mit en place un nouveau comité missionnaire (parce que celui de la dénomination avait changé sa vision concernant la proclamation de l'Évangile en faveur d'une simple transformation sociale). En 1936, il fut l'instrument pour fonder l'Église presbytérienne orthodoxe. Quelques mois plus tard, le premier janvier 1937, il s'éteignit en raison d'une pneumonie contractée dans le Dakota du Nord, où il s'était rendu pour aider à calmer des difficultés dans une assemblée de la nouvelle dénomination.

Le premier biographe de Machen, également un de ses collègues, Ned Stonehouse, l'appela «Vaillant-pour-la-Vérité», d'après le personnage courageux du *Voyage du Pèlerin*, de John Bunyan, et il était certainement cela. Tant le livre que le combat de Machen étaient vraiment à propos, mais ils revêtent aussi un caractère intemporel, si bien qu'un siècle après sa publication, *Foi chrétienne*

et libéralisme est peut-être encore plus applicable à la situation actuelle que quand le livre fut publié à l'origine. Alors que nous combattons pour la foi dans la lutte séculaire et incessante telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, nous pouvons être reconnaissants au Seigneur d'avoir suscité et l'homme et l'écrit. Le temps passé à lire ces pages ne sera pas perdu.

Stephen J. Nichols est le président du Reformation Bible College, responsable académique principal et enseignant des ministères Ligonier. Il est l'auteur de nombreux livres et anime plusieurs podcasts.